



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

La mode, le monde, Paris, c'est l'Opéra. A l'Opéra, comme dans un tems d'ivresse et de bonheur, viennent se réunir toutes les femmes de l'élégance, tous les hommes du jour ; à l'Opéra Taglioni paraît faisant, elle aussi, une grande révolution dans ce monde à part dont elle est reine. Le choléra et toutes les pestes nous menacent, mille prophéties sinistres grondent dans l'air ; mais tout cela est bon pour le jour : la nuit venue, autres soins, autres pensers, la foule se précipite au théâtre Italien, à l'Opéra. Là, les émotions sont licenciées, les cœurs, les esprits sont impatiens, l'imagination devient ardente. Prestigieux effets du talent ! voilà toute une ville qui oublie les angoisses les plus cruelles, au chant d'une cantatrice belle et froide, à la danse d'une



jeune et jolie personne, qui arrive insouciant comme un enfant, et se livre à la passion la plus vraie et la mieux sentie, la danse. Taglioni, c'est la danse personnifiée, correcte, élégante, effleurant la terre, ne quittant jamais ni la terre, ni le ciel, un sylphe qui sourit. Malibran, c'est la divinité de l'harmonie, c'est une répétition des accens des anges qui viennent éprouver l'humanité en face d'une triple rangée de loges brillantes; et devant ces talens qui dominent le goût et les plaisirs, toutes les sociétés viennent porter les frais de leur amabilité et de leur élégance, en attendant que les grands bals et les *routs* étouffans leur apprennent comment on s'amusera cet hiver, et dans quels cercles iront briller ces parures qui doivent faire la mode de l'Europe.

ROBES. — Toutes les couleurs foncées sont à la mode pour robes de soie. La moire mauve, aventurine, marron, est beaucoup portée dans ce moment. On en fait des robes à corsages croisés et décolletés qui sont d'un joli effet pour demi-toilette de soirée. Sous ce corsage se met une petite chemisette à la vierge, dont la garniture dépasse tout-autour les draperies de la robe. De longues manches blanches sont alors très-jolies. De longues pointes, pareilles à la robe, retombent en guise de jockeys sur les épaulettes. Ces pointes sont bordées de lizerés.

— Pour les premiers bals on porte beaucoup de robes en organdi clair semé de bouquets peints. Ce sont des feuilles ou des fleurs détachées qui sont d'un effet très-élégant. Ces robes ne se blanchissent pas, et ne peuvent être considérées que comme robes de bal; mais elles ont la vogue dans ce moment.

— Les robes *Esmeralda* seront le superlatif du bon goût pour cet hiver. C'est le tissu charmant que nous avons déjà cité en parlant du magasin Sainte-Anne, gaze blanche souple et légère, sur laquelle serpentent, en dessins irréguliers, des filets noirs unis à un filet d'or. S'il n'y a point de magie dans ce bizarre assemblage, il y a du moins une originalité et une grâce dignes de l'héroïne qui y prête son nom.

— On brode aussi beaucoup d'organdi en soie. Ce genre est très-bien pour robes de soirées. Les fonds semés paraissent devoir être préférés aux guirlandes. Une de ces robes, très-jolie, était parsemée d'un petit bouquet de plantes marines, vert et rouge, semblable à la racine du corail.

CHAPEAUX. — Les petits chapeaux *bibi*, dont nous avons déjà parlé, deviennent plus nombreux: les yeux s'y habituent. Peut-être finira-t-on par les trouver jolis. Cette forme, petite, serrée, aplatie horizontalement



sur la tête, prend quelque chose de jeune quand elle est bien portée. Les moins laids que nous ayons remarqués sont en satin rose, ornés sur le côté d'un petit panache *russe* en plumes de coq blanches, ou d'un bouquet de têtes de plumes. Du côté opposé, ainsi que nous l'avons expliqué, est un nœud composé de plusieurs coques.

— On fait des chapeaux en velours noir, entourés d'une blonde blanche; le dedans de la passe également orné de petites blondes et de rubans de gaze blancs. Au-dessus de la forme les nœuds sont noirs.

— Des chapeaux en velours grenat, avec un esprit blanc et de jolis ornemens en blonde blanche, sont charmans.

— En satin vert-pré, doublés de velours noir et ornés, dans l'intérieur de la passe, de rubans de gaze verts. Sur le côté de la forme un plumet en plumes de coq noires.

— En satin blanc, doublés de velours bleu-de-ciel, forme évasée, et pour ornemens deux plumes bleues.

— Les passes des chapeaux en velours sont un peu évasées; plus longues d'un côté que de l'autre; courtes et arrondies vers les oreilles; la forme peu haute; le bas de la nuque très-dégagé; les brides le plus souvent garnies de mentonnières en blonde.

— Des capotes très-négligées se font en satin, moire ou reps gris lapis, garnies de rubans de gaze.

FANTAISIES. — Dans un des plus jolis magasins de la rue Richelieu on remarque, entre plusieurs genres de tapisseries, des dessus de tabourets en drap sur lesquels ressortent, en relief de velours extrêmement bombé, un chat, un chien, un tigre, enfin toute espèce d'animaux. L'effet des peintures et des points de broderie sur le velours donne à l'animal qu'il représente un aspect tout-à-fait naturel. M. D... a commandé pour son salon douze tabourets de ce genre: ce sera une petite ménagerie.

— Sur les toilettes on voit maintenant des triangles en laque ou en nacre, ou en bois sculpté ou peint, qui ne sont autres que des petites boîtes destinées à contenir les papillotes.

— Chez M. Pichenot, *passage de l'Opéra*, on trouve les plus charmantes petites tables à ouvrage qui aient été inventées. C'est une forme eiselée d'une délicatesse parfaite, en bois de rose. Sur ce bois sont incrustés des dessins en étain qui sont plus nouveaux que tout ce qu'on a encore vu jusqu'ici.

Une Femme Délaisée.

Au commencement de l'année 1819, la vie lui fut plus cruelle que jamais; car, au moment où elle s'applaudissait du bonheur négatif qu'elle avait su conquérir, elle entrevit d'effroyables abîmes. Victor s'était, par degrés, déshabitué d'elle, et ce refroidissement d'une affection déjà si tiède et peut-être égoïste, pouvait amener plus d'un malheur que son tact fin et sa prudence lui faisaient prévoir. Quoiqu'elle fût certaine de conserver un grand empire sur son mari, et d'en avoir obtenu pour toujours l'estime, elle craignait l'influence des passions sur un homme aussi nul, aussi vaniteusement irréfléchi.

Souvent ses amis la surprenaient livrée à de longues méditations, et les moins clairvoyans lui en demandaient le secret en plaisantant, comme si une jeune femme pouvait ne songer qu'à des frivolités. Il y a presque toujours un sens profond dans les pensées d'une mère de famille : le malheur nous mène à la rêverie, aussi bien que le bonheur vrai.

Parfois, en jouant avec sa fille, Julie la regardait d'un œil sombre, et cessait de répondre à ces interrogations enfantines qui font tant de plaisir aux mères, pour demander compte à sa destinée du présent et de l'avenir; alors ses yeux se mouillaient de larmes, quand soudain un cruel souvenir lui rappelait la scène de la revue aux Tuileries. Les prévoyantes paroles de son père retentissaient derechef à son oreille, et sa conscience lui reprochait d'en avoir méconnu la sagesse : de cette désobéissance folle venaient tous ses malheurs, et souvent elle ne savait, entre tous, lequel était le plus rude.

Non-seulement les doux trésors de son âme restaient ignorés, mais elle ne pouvait jamais parvenir à se faire comprendre de son mari, même dans les choses les plus ordinaires de la vie. Puis, elle sentait la faculté d'aimer, toujours aussi forte, aussi active en elle que jadis; et l'amour permis, l'amour conjugal, s'était évanoui sous la souffrance et dans la pitié. Elle avait pour son mari cette compassion voisine du mé-

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra
 Robe en gros d'Orient. Coiffure Polonoise en Velours des M^{mes} de M^{me}
 Jauricot rue Monagny N. 1, Pélerine en blonde du M^{me} de M^{me} Bonard rue
 St Denis N. 368.

pris qui flétrit à la longue tous les sentimens. Enfin, ses conversations avec quelques amis, les exemples, et certaines aventures du grand monde, lui apprenaient que sa vie n'aurait pas dû s'écouler ainsi, qu'il y avait un bonheur à goûter; et Julie devinait, par toutes les blessures qu'elle avait reçues, les plaisirs profonds et purs qui unissent si parfaitement les âmes fraternelles.

Parfois ses plaintes prenaient un caractère de folie et d'audace; elle voulait des plaisirs à tout prix; mais plus souvent elle restait en proie à je ne sais quel engourdissement stupide; elle écoutait sans comprendre, ou elle avait des pensées si vagues, si indécises, qu'elle n'eût pas trouvé de langage pour les rendre. Froissée dans ses plus intimes volontés, dans les mœurs que, jeune fille, elle avait rêvées jadis, elle était obligée de dévorer ses larmes, car à qui se serait-elle plainte? de qui pouvait-elle être entendue? Puis, elle avait cette extrême délicatesse, si belle chez les femmes, cette ravissante pudeur de sentiment, qui consiste à taire une plainte inutile, à ne pas prendre un avantage quand le triomphe doit humilier le vainqueur et le vaincu. Julie essayait de donner sa capacité, ses propres vertus à son mari; elle se vantait de goûter un bonheur qu'elle n'avait pas, et toute sa finesse de femme était employée en pure perte à des ménagemens ignorés de celui-là même dont ils perpétuaient le despotisme. Par momens, elle était ivre de malheur, et sans idées, sans frein; mais, heureusement, une piété vraie la ramenait à une espérance suprême; elle se réfugiait dans la vie future, et cette admirable croyance lui faisait accepter de nouveau sa tâche douloureuse. Ces combats si terribles, ces déchiremens intérieurs, ces longues mélancolies étaient inconnus, sans gloire; nulle créature ne recueillait les regards ternes, les larmes amères jetés par Julie au hasard et dans la solitude.

Les dangers de la situation critique à laquelle la marquise était insensiblement arrivée par la force des circonstances, se révélèrent à elle dans toute leur gravité pendant une soirée du mois de janvier 1820.

Quand deux époux se connaissent parfaitement, qu'ils ont pris une longue habitude d'eux-mêmes, que la femme, sachant interpréter les moindres gestes de son mari, s'occupe à pénétrer les sentimens ou les choses qu'il lui cache, alors des lumières soudaines éclatent souvent après des réflexions ou des remarques précédentes, dues au hasard, ou primitivement faites avec insouciance. Une femme se réveille souvent tout-à-coup sur le bord ou au fond d'un abîme.

Ainsi, la marquise, heureuse d'être seule depuis quelques jours, devina le secret de sa solitude.

Inconstant ou lassé, généreux ou plein de pitié pour elle, son mari ne lui appartenait plus.

En ce moment, elle ne pensa plus à elle, à ses souffrances, à ses sacrifices : elle ne fut plus que mère, elle ne vit plus que la fortune, l'avenir, le bonheur de sa fille... sa fille, le seul être d'où lui vint quelque félicité, son Hélène, seul lien qui l'attachât à la vie!... Maintenant, Julie voulait vivre pour préserver son enfant du joug effroyable sous lequel une marâtre pouvait étouffer la vie de cette chère créature.

A cette sinistre prévision de l'avenir, elle tomba dans une de ces méditations ardentes qui dévorent des années entières d'existence. Entre elle et son mari, désormais, il devait se trouver tout un monde de pensées dont elle seule porterait le poids ; jusqu'alors, sûre d'être aimée autant que Victor pouvait aimer, elle s'était dévouée à un bonheur qu'elle ne partageait pas, mais aujourd'hui, n'ayant plus la satisfaction de savoir que ses larmes faisaient la joie de son mari, seule dans le monde, elle n'avait plus que le choix des malheurs. Au milieu du profond désespoir, du découragement sans bornes où elle était, dans le calme et le silence de la nuit, au moment où, quittant le divan sur lequel elle avait gémé près d'un feu presque éteint, elle allait contempler sa fille d'un œil sec, et à la lueur d'une lampe, son mari rentra.

Le marquis était gai ; il baisa sa fille au front quand Julie lui eut fait admirer le sommeil de cette charmante enfant ; mais il accueillit l'enthousiasme de sa femme par une phrase banale.

« A cet âge, dit-il, tous les enfans sont gentils!... »

(La suite au Numéro prochain.)

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ITALIEN. — *La Sonnambula* — *la Prova* — au bénéfice de M^{me} Pasta. — On se souviendra long-tems du bénéfice de M^{me} Pasta. Cette représentation, si vivement désirée, a été aussi brillante qu'on nous le promettait ; la haute société s'y était portée en foule, et malgré le prix élevé des places, il ne restait pas un petit coin disponible. Après

tout, rien de plus juste que de payer à la grande cantatrice le tribut d'admiration qu'elle mérite.

Le sujet de *la Sonnambula*, à quelques variantes près, est exactement le même dans le nouvel opéra de Bellini que dans le ballet portant ce titre qu'on joue encore tous les jours à l'Académie Royale de Musique.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.— Première représentation de l'*Original de Jeannot*, ou *Lantara et Dorvigny*. On a déjà mis Lantara à la scène, et on l'a fait avec bonheur, il y a quelques vingt ans. MM. Brazier et de Courcy n'ont pas sans doute la prétention de faire mieux que leurs devanciers, MM. Picard et Barré, et peut-être auraient-ils pu se dispenser de reproduire à la scène un personnage dont la célébrité est restée enfouie dans les cabarets de la capitale. Pour lui donner plus de valeur, ils lui ont adjoint le père de *Jeannot* et de *Jocrisse*, Dorvigny, auteur d'une foule de pièces de théâtre qui ne manquent ni d'esprit ni de gaieté, et dans chacune desquelles on trouve des situations véritablement comiques.

GYMNASE DRAMATIQUE.— Première représentation de *la Grande Dame*, drame en deux actes, mêlé de couplets, par M. Bayard. Cette grande dame, femme d'un ambassadeur, est une amante impérieuse, ardente, qui, après avoir marié à sa convenance le jeune homme qu'elle aime et qu'elle a lancé dans les hautes régions sociales, le retient près d'elle, s'en montre très-jalouse, et lui permet à peine de voir sa femme. Après une absence de dix-huit mois, les époux se résignent cependant, mais la jeune femme s'aperçoit de l'infidélité de son mari, qu'elle adore; une bague qu'elle retrouve au doigt de la grande dame ne lui laisse aucun doute sur leur liaison; la douleur, le désespoir s'emparent de son âme, elle fuit l'ingrat qui la trahit, et lorsque, brisant le joug honteux qu'il subit, cet époux coupable vient se jeter aux pieds de sa femme, lui avouer ses torts et implorer son pardon, l'infortunée tombe mourante dans ses bras; elle s'est empoisonnée!...

Ce drame un peu sombre, dont le sujet a été puisé dans un procès récemment célèbre, est conduit avec adresse et talent; le pathétique y domine et les émotions fortes s'y succèdent avec rapidité. Le dénouement surtout a produit une vive impression. Les caractères en sont bien tracés, à l'exception de celui du mari, dont la condescendance aux volontés de la grande dame est poussée jusqu'à l'exagération, et par conséquent devient humiliante et ridicule. En forme de succès *la Grande Dame* est un succès de larmes, un succès de femmes, et, comme celui de *Il y a*

Seize Ans à la Gaité, il deviendra un succès d'argent pour le Gymnase.

THÉÂTRE MONTANSIER.—Première représentation de *la Fille unique*, vaudeville en un acte. Le sujet de ce petit vaudeville est fort comique, et peut-être le parterre a-t-il eu tort de se fâcher. Un M. Bolin, romantique quant à la barbe et classique pour le positif, cherche par toute la France une jeune personne jolie, aimable, riche et surtout *fille unique*, parce qu'il est fort doux de partager tout seul un héritage. Il rencontre enfin ce trésor, aussi rare que la pierre philosophale, chez un bon médecin, ami de son oncle. La petite personne l'enchanté; mais voilà qu'au moment de conclure, il apprend qu'il y a une sœur en nourrice et un petit gamin de frère en pension... Il veut alors se démettre de ses prétentions en faveur d'un quidam qu'il a vu un moment, et à qui il suppose une grande passion pour la demoiselle à marier. On admire son dévouement, il a même fléchi le digne M. Bonnard, et il lui présente son protégé... Grande surprise! C'est un fils que l'on croyait mort à la Havanne... Pour le coup cela devient trop fort! Épouser une fille unique qui a deux frères et une sœur... Mais le débarqué de la Havanne voyant le motif bas qui fait agir le *jeune France*, le menace d'un cartel, et celui-ci épouse, d'autant plus mistifié, qu'il apprend qu'une indisposition de la femme du médecin n'est rien moins qu'une grossesse. Il ne lui reste plus qu'à supplier Dieu de ne pas mettre dans la famille deux enfans jumeaux.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.—Ce théâtre vient de remonter avec beaucoup de succès la plupart des vaudevilles où Potier faisait tant rire autrefois. Ce comédien est encore loin d'avoir perdu toute sa verve, et il en retrouve souvent d'heureuses étincelles. Il faut bien croire, d'ailleurs, qu'il en est ainsi, puisque le caissier se trouve fort bien de sa présence, qui, avec celle de M^{me} Dorval, sont les deux seuls véhicules de la recette.

A ce Numéro est jointe la planche 844.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n^o 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais.